

ÉCOLE D'HUMANITÉ NOUVELLE : « TRAVAILLER POUR LA FRATERNITÉ »

Réflexions sur les migrations et l'interculturalité¹ à partir des résultats des groupes de travail²

Intervention de Flavia Cerino et débat

Castel Gandolfo le 13 février 2015

(Trad. revue 03/11/2015 : MB)

Antonella Bianco : Je m'appelle Antonella. Cet après-midi, nous avons avec nous Flavia qui est actuellement avocate à Catania, elle s'occupe de l'immigration et accompagne les migrants adultes et mineurs ; de façon particulière, elle est tutrice pour les mineurs. Vous êtes au courant que beaucoup d'enfants voyagent seuls, sans leurs familles, sans aucun adulte référent, donc, quand ils arrivent sur le territoire italien, il est prévu qu'il y ait une personne adulte les prennent en charge, et alors sont nommés des tuteurs, et Flavia est une de ces personnes. Et maintenant qu'allons-nous faire avec Flavia ? Elle nous aidera à recueillir les travaux qui ont été faits dans les différents groupes ce matin. Nous savons qu'ils ont été intenses et riches, il y a eu un grand échange d'expériences.

Au-delà de ce qui a été recueilli dans les pages de synthèse, une vie intense en est surgie, cette vie que nous voudrions vous demander de prendre avec vous, toujours dans ces fameux papiers, le "résumé" que nous vous avons donné, parce qu'il nous semble important de la connaître, et peut-être nous verrons comment le mettre en circulation à travers le site Humanité Nouvelle, afin qu'il soit un don pour tous.

Alors, avec Flavia, "Réflexions sur les migrations et l'interculturalité" à partir de ce que nous avons vécu ensemble aujourd'hui.

Flavia Cerino : Alors, merci d'abord et avant tout pour ce travail aussi exigeant que vous avez fait ce matin. Nous nous sommes mises à lire tous vos rapports après le déjeuner, il nous semblait être à l'école quand on lit les devoirs écrits, et nous vous remercions pour le grand effort de synthèse que chaque groupe a fait. Et maintenant nous pourrions travailler dans ce sens. Nous avons tiré de vos textes quelques paroles, les paroles les plus fréquentes, et nous allons comprendre ce que signifient ces paroles, et quelles questions elles suscitent en nous. Puis nous ouvrirons un moment de dialogue, s'il y a quelque chose que vous souhaiteriez savoir et comprendre. Bien sûr que je n'ai pas toutes les réponses, mais ensemble, nous pourrions dialoguer et échanger les expériences, les opinions, les points de vue, les perspectives. J'ai demandé à maintes reprises à ceux qui ont promu et organisé ce moment, où est-ce que nous voudrions arriver au terme de cette journée de travail, alors, nous arriverons à nous poser des questions, à découvrir combien de vitalité il y a là où nous habitons, par rapport aux problèmes dont nous parlons en ces jours-ci, nous essayons de faire grandir cette expérience, de la faire arriver à maturité, nous essayons de donner une idée aux autres, pour activer, pour lancer des initiatives et des projets même dans des endroits où nous nous posons des questions, mais où nous ne sommes pas encore réussi à donner une réponse en termes de participation active.

¹ [Note des traducteurs] : Le mot interculturalité n'est pas présent dans tous les dictionnaires de langue française bien qu'il soit employé par certains auteurs. On peut le comprendre comme *l'ensemble de relations entre des cultures différentes* (Reverso). Le Wiktionnaire la définit comme *la qualité de ce qui est interculturel, de ce qui est relatif aux cultures entre elles*.

² [NDT] : La matinée avait été consacrée à un travail en groupes linguistiques sur des « cas d'école ». Les groupes de langues françaises et anglaises incluaient des participants originaires de l'Afrique.

Nous voudrions d'abord vous donner quelques chiffres, parce que lorsque nous parlons des migrations, les chiffres en disent plus que les paroles : je prends un rapport sur l'immigration dans le monde, qui a été publié en octobre 2014, qui est donc très récent. Dans le monde, nous sommes 7 milliards et 124 millions d'habitants. Si la richesse du monde était répartie équitablement, chaque personne aurait un revenu annuel moyen de 14.000 dollars américains. En réalité, 2 milliards et 700 millions de personnes ont un revenu de 2 dollars et demi par jour³. Maintenant, cette inégalité économique qui est une inégalité sociale a un impact très fort sur le phénomène migratoire que nous appelons phénomène de mobilité humaine avant de le définir comme phénomène migratoire : donc, des nations entières, des populations ou des groupes importants de personnes, qui se déplacent vers les pays riches. Parce que la première observation que nous faisons sur la mobilité humaine est que ce déplacement se vérifie dans les zones les plus pauvres, ou les zones en situation de guerre ou de désastres naturels, vers les zones de plus de tranquillité sociale et de grandes richesses. Cela semble être évident nous le savons, mais nous devons nous dire que les flux migratoires prennent toujours les mêmes directions.

En 2013, l'ONU a retenu que dans le monde, il y a 232 millions de personnes déplacées, c'est-à-dire 3,3% de la population mondiale. Sur ces 232 millions, 175 millions se sont déplacés pour des raisons de travail, ces 175 millions représentent 5% de la main d'œuvre du monde entier. Dans quelles proportions s'est fait l'accroissement ? Le taux d'accroissement a été d'environ 2 millions d'unités dans les années 90, 4,6 millions d'unités entre l'année 2000 et l'année 2010 et de 2010 à nos jours, 3,6 millions d'unités. Ainsi en 5 ans, 3 millions et 600 mille personnes se sont déplacées par rapport aux 4 millions et 600 mille personnes qui se sont déplacées en 10 ans. Nous voyons donc qu'il y a un accroissement continu de mobilité humaine. Il y a ensuite des exemples de mobilités plus particulières liées à des facteurs imprévisibles. Ce matin en écoutant le communiqué de presse⁴, je m'attendais qu'il y ait également des nouvelles sur l'Ukraine, mais vu qu'il s'agit plus d'un profil de conflits, peut-être qu'on en parlera demain. Vous savez qu'il y a cette guerre qui fait rage entre la Russie et l'Ukraine - vous en parlerez demain - il y a des accords en voie de finalisation. Cette guerre a fait déplacer 1 million de personnes de l'Ukraine vers les pays de l'Europe, vers les régions centrales de l'Europe ; alors, 1 million de personnes, quel impact peuvent-elles avoir sur les pays européens ? Par conséquent, il peut y avoir à l'improviste des effectifs très élevés, dû aux situations comme celle de l'Ukraine.

Dans le contexte de cette grande mobilité humaine, qui est le migrant ? Ici ont été relevées des définitions très intéressantes, celles que vous avez choisies : il y a eu dans certains groupes des définitions très spécifiques. Regardez, il n'y a jusqu'à présent aucune définition scientifique ou technique de migrant. J'ai cherché en ces jours une définition juridique, sociologique, et j'en ai trouvé seulement une qui a été donnée par l'ONU dans un document sur les droits des travailleurs. L'ONU dit que le migrant est une personne qui quitte son propre pays pour motifs de travail et qui s'installe dans un autre endroit pour une durée de 12 mois. Pourquoi n'y a-t-il pas une autre définition de migrant ? Je me suis posé cette question, parce que je ne la trouve pas sur internet, je ne trouve aucun document qui en parle. Probablement parce que, en tant que société, en tant que pays membres organisations internationales, nous ne sommes pas encore arrivés à nous mettre d'accord. Parce que nous pouvons la trouver en termes sociologiques, en termes économiques, en termes juridiques, mais penser que le migrant est celui qui se déplace d'un pays à un autre pour au moins 12 mois serait peut-être un peu restrictif.

Pour cela, il existe dans le dictionnaire beaucoup d'autres expressions, certains parmi vous les ont écrites, qui indiquent qu'il y a des personnes qui se déplacent, non pour des motifs de travail, et

³ [NDT] : Ce qui fait un montant annuel de 912 dollars.

⁴ [NDT] : La journée, consacrée à la question de l'immigration, avait commencé par une recension de presse sur le sujet. La journée suivante fut consacrée aux perspectives de paix dans les conflits.

aussi pour une durée inférieure à 12 mois. Puis nous avons les demandeurs d'asile, qui sont ceux qui ont besoin d'un asile politique dans un autre pays, les réfugiés, ceux qui s'échappent, qui fuient les situations de guerre. Nous avons ceux qui se trouvent en situation irrégulière dans un autre pays. En Italie on emploie ce terme impropre de « clandestin », qui se déplacent sans avoir un document valide pour entrer dans un autre État.

Voilà, il y a tant de terminologies qui indiquent les diverses conditions de la personne qui se trouve en dehors de son propre pays pour divers motifs : motifs de guerre, motifs de pauvreté, motifs scolaires, intérêts culturels, catastrophes naturelles ; la gamme des motifs qui poussent au déplacement est très variée.

Ayant fait ce préambule, c'est-à-dire les définitions et les effectifs, que sont les mots qui reviennent le plus souvent dans vos « devoirs » ; excusez-moi si je me permets de parler ainsi, dans vos études de cas faits ce matin ?

Le premier est le mot « peur », s'il y a un mot qui a été utilisé plusieurs fois, c'est « la peur ». Donc, face à l'étranger, parce que le migrant est un étranger, nous avons peur. Ici le mot « peur » nous ramène peut-être aux événements de Paris⁵ qui ont été évoqués ce matin. Ou la crainte de la diversité, de quelque chose qui est différent de moi et que je ne connais pas : peur d'une façon différente de s'habiller, peur d'une sorte de traditions culturelles gastronomiques et religieuses diverses, qui apportent dans mon milieu quelque chose que je ne connais pas. En réalité la diversité est une grande richesse : nous la voyons aussi dans la nature, aussi la diversité biologique. Parce que si nous voulions que tout soit homogène, au détriment de la diversité, nous serions voués à l'extinction. Parce que si nous restions toujours ensemble entre égaux, nous nous éteindrions.

Des recherches ont été faites sur les familles des nobles des siècles passés en Italie, des familles très puissantes, nobles, de lignées très importantes. Comme les mariages ont toujours été faits entre personnes de la même famille, cette famille s'est éteinte dans un espace de quelques générations. Cela montre bien que rester toujours ensemble, entre semblables porte à la mort. Alors, nous pouvons nous demander quelle est cette peur que nous ressentons, et nous demander comment nous pouvons la surmonter.

Probablement que la peur est seulement la difficulté à reconnaître une diversité, et je vous donne un exemple : à la maison, nous avons invité à Noël certains de ces jeunes gens dont je m'occupe en tant que tutrice. Deux d'entre eux viennent du Mali, un de la Gambie et un autre de l'Égypte. J'habite en Italie, en Sicile, et nous nous sommes demandés : « Mais qu'est-ce que nous préparons à manger pour Noël ? » Qu'est-ce que nous préparons si pour le déjeuner nous avons un jeune chrétien, de l'Église chrétienne Copte-Orthodoxe qui célèbre Noël 20 jours plus tard, et trois jeunes musulmans pour lesquels Noël ne signifie rien du tout ? C'est un problème. Est-ce que nous préparons un repas italien, sicilien, égyptien ? Et alors m'est venue cette peur de dire « mais qui me les a fait inviter ? » Au contraire, cherche à savoir, à comprendre que tu as à préparer quatre déjeuners en un seul. Cependant, on surmonte ce tourment, cet effort pour accueillir la diversité. Maintenant, c'est un exemple banal, mais on comprend qu'un repas de Noël en présence de quatre réalités aussi hétérogènes, peut générer une difficulté qui peut être surmontée. C'est la difficulté que nous pouvons ressentir quand arrive un voisin « étranger », ou s'il y a une communauté d'accueil dans notre quartier, un camp de réfugié dans mon pays, dans ma cité, nous pouvons nous référer à cet exemple à une échelle plus grande. Donc, lorsque nous entendons parler du thème sur la 'peur', demandons-nous : « Peur de quoi ? »

⁵ [NDT] : Flavia Cerino évoque l'attaque terroriste islamiste sanglante perpétrée un mois auparavant contre le journal satirique *Charlie Hebdo*.

L'autre question qui provient du mot « peur » est plus probablement celle de l'ordre public, c'est-à-dire, de la sécurité nationale. Sur cela, il y a évidemment une compétence qui n'est pas de notre ressort, il y a une compétence de la sécurité qui revient aux forces de l'ordre du pays dans lequel nous nous trouvons, c'est donc différent. Cependant, le mot « peur » peut avoir ces nuances, donc, une chose est l'ordre public, une autre chose est la peur de la diversité que nous ressentons parce qu'au fond, nous voulons « survivre » dans nos villes.

Un autre aspect qui est revenu très souvent est celui-ci : l'idée de famille. Cela veut dire que nous reconnaissons comme fondamental le concept de la famille, non seulement pour nos sociétés, mais aussi pour les personnes qui se déplacent. Plusieurs d'entre vous ont souligné l'importance que celui qui fait l'expérience de la migration puisse la partager le plus rapidement possible avec sa propre famille d'origine. Certains d'entre vous ont dit, ont écrit un passage très important : « le migrant qui part seul laissant la famille dans le pays d'origine doit être capable de raconter à sa propre famille la situation réelle dans laquelle il vit ».

Le migrant a toujours tendance à dire quelque chose de plus beau, de plus édulcoré, meilleur que ce qu'est la situation réelle, parce que la vie du migrant est vraiment dure. Je ne parle pas du migrant pauvre, mais de quiconque se trouve seul à l'étranger, pour les études, pour le travail ; il fait de toute façon une expérience très dure qui, dans la plupart des cas, n'est pas racontée soit pour laisser tranquilles ceux qui sont restés à la maison, soit pour faire voir les choses de manière plus simple que ce qu'elles sont en réalité. Ceci nous fait voir l'importance que la famille devrait rester très unie autant que possible.

Un autre mot est celui de « l'interculturalité ». Au début, Cecilia disait : « N'oubliez pas que l'interculturalité est importante ». Plusieurs d'entre nous savent que « Intercultura » est une association qui organise des échanges entre étudiants à travers le monde. L'interculturel, si nous voulons donner une définition douce, c'est juste cette capacité à surmonter la peur de la diversité pour créer des lieux, des espaces et des milieux de rencontre et de connaissance, qui ne soit pas seulement culturels, mais bien sûr existentiel, pour le partage des problèmes. Si vous avez des voisins qui ne sont pas italiens ou qui ne sont pas de votre pays, qui ont émigré, avez-vous jamais pensé à garder les enfants de cette famille, de les aider à faire les devoirs d'école ? Ce sont là toutes les occasions d'interculturalité ! Quelqu'un nous a raconté des expériences très significatives à partir de ce contact aussi simple. Ensuite, je vous pose une question, pour ouvrir ainsi cette session de dialogue : nous nous sommes donné des effectifs, des définitions de migrant, le concept de la peur, le concept de l'interculturalité. Quelqu'un parmi vous a écrit à propos du migrant : « Est migrant celui qui ne se sent pas capable de dire 'je peux donner quelque chose à la communauté dans laquelle je vis' »... Celui qui ne se sent pas capable de dire : « Je peux donner quelque chose à la communauté dans laquelle je vis ». Ici nous nous sommes demandés ce qui était caché derrière cette définition qui a été donnée par le groupe n° 5, je ne sais pas si quelqu'un peut nous le dire, parce qu'une personne qui dit : « Je ne peux rien donner à mon pays d'origine, et donc je m'en vais ? ». Ou dans le pays de destination, le pays d'accueil... Donc : « Je rends les armes, je suis ici pour faire seulement ce que je dois faire, je gagne des sous, je les envoie à la maison, mais je ne peux rien faire dans cette communauté dans laquelle je vis »...

Antonella: On peut utiliser le micro qui se trouve au centre de la salle... Il n'y a personne du groupe 5...

Intervenant 1 : Je ne sais pas, peut-être cette idée est née d'une expérience, de certaines des expériences que nous avons faites : certains d'entre nous dans le groupe ont eu l'opportunité d'accueillir dans la famille une personne qui venait de très loin, il y en a qui ont adopté un enfant, ou qui a un beau-fils comme moi, qui ne se sent plus comme migrant, migrant. Mon beau-fils vient du Congo, l'enfant de notre amie vient du Népal, mais ils ne sentent pas migrants, parce qu'ils ont

pu faire l'expérience d'avoir quelque chose à donner aux Italiens qui sont ici. Et alors, ils ont réussi à s'insérer... Il est clair que celui qui a adopté a aussi une famille qui l'a « porté ». Mais je pense à mon beau-fils qui vient de la banlieue de Paris, c'est un des cas que nous devons analyser, il était vraiment le fils. Il n'avait même pas la nationalité française, il n'avait pas de nationalité. Il ne se soucie pas de la nationalité, pour lui, le saut qualitatif a été d'apprendre quelque chose qu'il pouvait donner, son talent à donner sur place. Et donc, ce fait de se sentir accueilli - nous avons vu qu'en effet, même ceux qui avaient des enfants à l'école, qui sont enseignants parmi nous - cela constitue un saut définitif. Donc, même s'il reste africain et qu'il vient chez moi, la première chose qu'il fait est d'aller me chercher la banane qui se trouve sur la table, et je ris toujours, parce que c'est un stéréotype qui est vrai. Cependant, il sent que non seulement il s'est intégré, mais il est fier de se sentir italien, et puis ils auront aussi leur cheminement, cela est né un peu comme une expérience qui se fait ensuite aussi à l'école avec les jeunes.

Flavia : C'est donc sentir qu'on ne peut rien donner de son pays d'origine.

Intervenant 1 : Non, non ! De pouvoir donner soit aux siens, mais surtout aux pays d'accueil. C'est important de sentir qu'ici tu as quelque chose à donner, et cela te tire d'une condition...

Flavia : Cela ne te fait plus sentir que tu es intégré et te fait sentir citoyens comme les autres.

Intervenant 2 : Je voulais ajouter que dans la synthèse finale, nous avons fait la distinction entre les migrants qui volontairement vont dans un pays et donc, à la fin s'intègrent, ils sont heureux, et ceux qui partent parce qu'ils sont forcés. À la fin, comme nous analysions les problèmes, il s'est révélé que parmi les difficultés que peut rencontrer un migrant, il y a aussi celle de ne pas être en mesure de donner quelque chose et, donc, de ne pas se sentir partie prenante, de se sentir isolé et exclu.

Intervenant 3 : Je voulais dire qu'à ce sujet, nous étions aussi partis de la réflexion sur la vie quotidienne, cependant le migrant n'a rien à donner quand il n'est pas reconnu comme personne, quand il ne peut pas exercer la citoyenneté active, et donc exclu à priori.

Antonella : Flavia, je ne sais pas s'il n'y aurait pas quelqu'un qui vient d'un pays ou d'un continent, qui ne serait pas satisfait par ces définitions de migrants ou les situations quotidiennes que nous a présentées Flavia, et qui peut-être voudrait, s'il en est ainsi, je ne sais pas s'il en est ainsi, que le migrant... Je ne sais pas si vous êtes satisfaits de ce qui est sorti du travail des groupes, très synthétique. Je ne sais pas si vous sentez qu'on peut enrichir cette version...

Michel Hazar (Liban) : Je parle de l'expérience du Liban parce je la connais très bien. Surtout en ce moment, je parle d'un fait d'actualité. J'ai dit ce matin qu'à cause de la guerre il y a en Syrie, nous avons accueilli des réfugiés Syriens. On dit que le nombre de demandeurs d'asile dépasserait le nombre de la population locale. Je vous disais d'imaginer comme si les 65 millions de Français augmentaient de 20 millions en quelques jours. Toutes proportions gardées, le Liban est un petit pays d'un peu plus de 10.000 kilomètres carrés, et les chiffres sont énormes. On pourrait s'en sortir avec beaucoup d'infrastructures du pays, nous sommes en train de faire un effort énorme pour contenir ce phénomène, et vous savez bien que le Liban n'est pas en mesure de fournir ce soutien trop longtemps. Je voudrais revenir à la question : les chrétiens engagés dans le Mouvement des Focolari vivent vraiment un dilemme. C'est un aspect humain qu'on ne peut pas nier, le petit pays dans lequel nous vivons n'en peut plus ; il y a 33% de migrants. Nous avons des problèmes sociaux auxquels le pays ne peut plus faire face, nous avons un taux de criminalité qui a augmenté. Je voulais seulement vous mettre au courant de ce que le Liban vit actuellement, et je trouve que cela est juste au cœur d'Humanité Nouvelle aujourd'hui.

Flavia : Je dirais aussi une autre chose à propos de cette expérience du Liban, même si c'est une très petite consolation en face de ce grand problème : c'est toujours difficile de parler des

questions liées aux migrations dans un contexte aussi international, parce que chaque pays, chaque continent, a ses propres caractéristiques. Donc dans ce cas, je me réfère à l'expérience de l'Europe en ce qui concerne l'accueil des réfugiés qui viennent de la Syrie, qui sont des millions. Alors, quelle est la petite consolation ? Quand l'Italie dit que nous, en tant que pays, nous ne réussissons pas à soutenir l'arrivée des réfugiés qui sont principalement des Syriens en plus des Africains, la réponse qui est donnée est toujours celle-ci : le Liban a ouvert ses frontières et se trouve avec deux millions de personnes dans les camps de réfugiés, et c'est un état qui est plus petit que la région dans laquelle j'habite, qui est une île : la Sicile.

Prenons le Liban comme modèle et exemple d'un état qui a ouvert ses frontières sans calcul, sans considérer « ce qu'il en coûte », et ça coûte, parce que la gestion d'un camp coûte. Toutefois c'est un témoignage. D'autre part, et pour cela je dis que c'est une consolation très petite, nous disons que le monde pourrait reconnaître les efforts de ce pays. Tout comme lorsque l'EI a envahi la ville de Mossoul, nous avons constaté que la Turquie a mis des chars d'assaut tout au long de ses frontières pour éviter qu'arrive la même situation, c'est-à-dire que les habitants de Mossoul, de cette zone, ne se déplacent pas en Turquie pour se protéger.

Maintenant, la question avec laquelle Lucia a conclu les réflexions de Foco ce matin⁶, c'était une question que Foco avait exprimé très bien : « Qu'est-ce que je fais pour cette personne ? ». Elle faisait référence à l'immigrant, parce que c'est la question que nous nous posons. Qu'est-ce que nous faisons ? Il y a des myriades d'expériences, de grands projets, de grandes initiatives, mon expérience et celle de plusieurs d'entre vous s'articulent sur deux éléments. Le premier est que tout part d'une sensibilité personnelle. C'est-à-dire moi, en tant que personne, je me sens interpellée et mise en question par un problème que je vois dans mon voisinage, dans ce que je vis. Et moi Flavia, quand je perçois ce problème, j'essaie de comprendre si je peux retrousser les manches et faire quelque chose. Je ne vais pas chercher à savoir si l'expérience collective dans laquelle je suis engagé, le Mouvement des Focolari ou autres associations peuvent faire quelque chose pour laquelle je me sens interpellée.

Cela veut dire que c'est moi qui dois commencer à faire quelque chose. Quelques amis voudront bien travailler avec moi, une autre association voudra bien nous rejoindre et, donc, il y a toujours une initiative personnelle qui ne part pas des politiques internationales, parce que je n'ai rien à faire avec les politiques internationales. C'est se sentir mis en question, c'est-à-dire, je ne m'accorderai pas le moindre répit si je sais qu'il y a un garçon qui a besoin d'un document, trois gars qui ne savent pas où passer le jour de Noël, un garçon qui ne réussit pas à apprendre l'italien, et je cherche à régler ce problème qui est à ma portée. Si je rencontre un problème qui est au-delà de mes capacités, je ne dis pas que je le renvoie à plus tard, mais je commence avec ce que je peux.

Puis je vais à la recherche de ces personnes qui sont en dehors de l'expérience d'Humanité Nouvelle ou du Mouvement des Focolari qui en ont la compétence, qui ont cette sensibilité, qui ont une expérience enracinée dans la ville, dans la région, pour contribuer à donner une réponse au problème, non une solution. Parce qu'il s'agit ici de soulager, d'alléger la présence de l'immigré dans ma cité, mais non de résoudre intégralement tous les problèmes qu'il apporte de son continent.

Alors, la question « Qu'est-ce que je fais pour cette personne ? ». Qu'est-ce que je fais pour cette personne... je commence par les petites choses, par ce qui est à ma portée, j'essaie de me mettre avec les autres qui ne sont pas nécessairement de mon appartenance et de ma formation religieuse, culturelle, mais qui sont différents de moi, avec lesquelles cependant, moi, Humanité

⁶ Lucia Crepez avait cité quelques phrases de Igino Giordani (aussi appelé Foco) dans la revue *Rivolta Cattolica*.

Nouvelle ou le Mouvement des Focolari, je peux étendre ma spécificité qui est celle de construire l'unité entre personnes différentes. Parce que c'est cela que je devrais et que je voudrais que caractérise ma vie.

Alors, face à toutes les questions que vous avez écrites : « Que puis-je faire ? »... mettons-nous en question, cherchons les autres, ne créons pas des attentes en nous-mêmes ou entre nous, parce que nous ne pourrions guère nous donner une réponse. Toutefois, avec les petites choses, nous réussirons petit à petit à créer ces nœuds, ce réseau, là où nous sommes, qui nous portent à l'humanité vraiment renouvelée autour de nous. Je sais qu'il y aura tant d'expériences après. Jje ne vous raconte rien de moi-même, de ce que je vis avec d'autres amis mais nous vous assurons que notre petite expérience, à notre portée, avec les autres, a toujours de bons résultats.